



Ci-contre et page de droite
Cl. M. Fiéloux 1980

L'abandon de la langue ou de la culture : le signifié et le signifiant dans quelques langues du rameau lobi

GUDRUN MIEHE



L'abandon de la langue ou de la culture ? Ce titre provocant, issu d'une hypothèse de Henri Labouret, nous mène immédiatement au sein de la complexité linguistique du "rameau lobi", un terme qui a été également introduit par celui-ci pour désigner une unité ethno-sociologique.

Cette hypothèse concerne les relations historico-culturelles entre les Lobi d'une part et les Birifor et les *Teebe* d'autre part. Elle est énoncée pour la première fois dans *Les tribus du rameau lobi* (1931) et est reprise en 1958 dans les *Nouvelles notes sur les tribus du rameau lobi*. H. Labouret écrit : «On devra se souvenir que les tribus du rameau lobi parlent des idiomes qui ne sont pas tous apparentés ; les Birifor, attardés sur la rive gauche [et] droite de la Volta, ont adopté une langue voisine du mossi, tandis que les Teguessié, autrefois en contact direct avec les Koulango, usent d'un dialecte très rapproché du parler des membres de cette tribu» (1931:165).

Cette hypothèse lui paraît expliquer le fait historico-culturel déjà remarqué par Delafosse en 1908 : la langue des Birifor et des Dagara «est très différente de celle des Lobi, bien que les mœurs, surtout celles des Birifor, aient une grande analogie avec celles des Lobi» (1908:139).

Mais, tandis que, selon Delafosse, les Birifor «seraient issus du mélange d'une invasion dagomba avec les Lobi» (1912:312)¹, Labouret les considère comme des purs ou des anciens Lobi (1958:33-34). Cette assertion implique de formuler l'hypothèse que les parlers en question, le birifor et le *teebe*, résultent de ce changement de langue, et qu'ils n'existaient pas auparavant.

On aurait pu en demeurer là, si la même hypothèse n'avait pas été reprise par plusieurs auteurs², voire récemment par un historien américain, Daniel Mc Call, dans un article paru en 1981 (361-62). Il adopte l'idée maîtresse de Labouret, c'est-à-dire la préexistence de la communauté sociale du rameau lobi à la diversification linguistique.

C'est dans cet état de la discussion que nous avons commencé nos enquêtes sur le vocabulaire de termes culturels dans le sud-ouest du Burkina Faso (région de Gaoua). Ces recherches menées sous forme d'enquêtes interdisciplinaires sont organisées par l'Université de Francfort en collaboration avec l'Université de Ouagadougou. Le but de ces recherches linguistiques est de contribuer à l'histoire culturelle de ce pays.

Nous avons travaillé jusqu'à présent sur 14 parlers dans la région. Dans chacun de ces 14 parlers nous avons établi des listes d'environ 950 mots. Nous présentons ici quelques résultats de cette recherche. Nous nous sommes concentrés dans notre étude sur trois champs sémantiques : "les animaux domestiques", "les plantes cultivées" et "la forge".

Les 14 parlers sont les suivants (entre parenthèses, nous signalons les abréviations retenues dans les tableaux suivants) : les quatre membres du groupe dagara au Burkina Faso, c'est-à-dire le dagara-lobr (Lo), le dagara-wile (Wi), le birifor (Bi) et le wandara (Wa)³, ensuite trois variantes du lobiri (de Gbombolora/Vurbira (Gb), de Kampti (Kp) et de Bouroum-Bouroum (Br), enfin le *ja* (Dy), le *teebe* (Te), le *ka* (Ka), le *dogose* (Do), le *khisa* (Kh), le *selegele*

1. Un point de vue similaire a été formulé par Girault : «On peut dire que les Birifor constituent un agglomérat ethnique» (1962:8) et par M. Père (1988).

2. Delplanque, repris par Becuwe en 1982 affirme clairement : «Les Birifor se disent des Lobi ayant adopté la langue dagara, et reconnaissent avoir la même origine géographique que les Dagara» (1976:3 ; 1983:17). Manessy (1982 : 106-107) ne tranche pas sur la question de l'adoption par les Birifor d'une langue étrangère. Parenko/Herbert (1962:415) montrent plus de prudence : «S'il est exact que les Birifor semblent être des Lobi parlant dagari, les Dorobe et les Gan ne sont probablement pas des Lobi...». Pourtant, ils se demandent : «Les langues ne se perdent-elles pas rapidement dans certaines circonstances ?» Lamothe, Savonnet et Père ne se prononcent pas, mais G. Savonnet (1976:5) signale un développement apparemment secondaire : «...Ils [les Birifor] ont adopté, dans la région qui nous occupe, la plupart des coutumes des Lobi établis sur les marges de leur territoire».

3. Le dernier est moins connu. Les villages wandara sont situés au milieu des Birifor. En comparaison avec le birifor, le wandara semble être plus conservateur, au moins dans le domaine des classes nominales. Les Wandara prétendent être plus apparentés aux Dagara-Lobr que les Dagara-Wile ou les Birifor.

(Se) et le *babajo* (Ba)⁴. Selon la classification généalogique des langues voltaïques par Manessy (1982), les langues en question font partie de sous-groupes très différents : tandis que le groupe dagara appartient au groupe soi-disant "oti-volta", les autres langues - à l'exception du *tēse* - se trouvent dans le grand rameau au centre de cet arbre généalogique qui réunit les sous-groupes gurunsi avec ceux du lobiri-dyan (= *ja*) du kirma-tyurama et un peu plus proche du dogose-gan (= *ka*). Le lorhon (= *tēse*) qui forme un groupe avec le kulango, est classé comme issu directement du proto-voltaïque.

Les animaux domestiques

Dans le domaine des animaux domestiques se trouve une assez grande partie du vocabulaire hérité de la souche commune voltaïque ou même du niger-congo.

Si on analyse les racines des noms du boeuf, on constate une grande homogénéité formelle des radicaux. Les réflexes ne se distinguent que sur le plan morphologique, pour la formation du pluriel. Les différences morphologiques induisent les groupements classificatoires. Une telle homogénéité de la racine se trouve également pour les appellations du chameau, tandis que tous les autres termes se rapportant aux animaux domestiques reflètent des radicaux différents et impliquent plus ou moins des groupements classificatoires. Alors que l'appellation du chameau est probablement un emprunt au mandé (voir ci-dessous), on peut être certain que, dans le cas du "boeuf", il s'agit d'un héritage ancien des langues voltaïques, éventuellement du niger-congo, bien que Manessy (1972:304) suppose qu'il s'agit d'un emprunt au fulfulde⁵.

Toutefois, il l'a restitué pour le proto-voltaïque central comprenant l'oti-volta, le gurunsi et le kurumfe. Nous constatons néanmoins que toutes les appellations discutées ici se rapportent à la race indigène de petits bovins résistants à la maladie de la mouche tsé-tsé ; le zébu, le grand bovidé des Peuls d'aujourd'hui, a reçu d'autres désignations dans les langues en question.

Parmi les noms désignant la chèvre se trouve encore une racine ancienne provenant très clairement du niger-congo⁶ : elle apparaît à partir du dagara jusqu'au *ja*. Les réflexes du groupe nommé ici "groupe sud-ouest", c'est-à-dire le *ka*, le *dogose*, le *khisa*, le *selegele* et le *babajo*, semblent leur correspondre. La seule exception reste le terme en *tēse*, dont on trouve des correspondances dans les langues guang du Ghana.

Les désignations pour "mouton" montrent une plus grande divergence. Le groupe dagara reflète le radical restitué pour le proto-voltaïque central, et le *ja* semble s'y rattacher également. Donc le *ja* diffère clairement du

4. Dans la littérature, le *khisa* et probablement aussi le *selegele* et le *babajo* sont connus sous le nom de *komo*. Toutes ces langues sont mal connues. Le *selegele* est une exception dans son groupe classificatoire puisque les marques des classes nominales sont préfixées au lieu d'être suffixées comme dans toutes les autres langues voisines. De ces trois langues, la plus proche du *kā* est le *khisa*.

5. Köhler n'est pas certain qu'il s'agisse d'un emprunt fulfulde. Il préfère le considérer comme un "Wanderwort" (mot migrateur) qui indique des anciens contacts entre les peuples du Soudan occidental (1975:178, *Geschichte und Probleme der Gliederung der Sprachen Afrikas*. In: Baumann, H. (éd.): *Die Völker Afrikas und ihre traditionellen Kulturen*, 1, Wiesbaden : 135-373). Cette évidence était vraisemblablement le motif pour lequel Mukarovsky (1976/77, *A study of Western Nigritic languages*, Wien, 2ts) n'a pas reconstitué un radical proto-ouest-nigritique du boeuf, quoique Westermann (1927:263, *Die westlichen Sudansprachen und ihre Beziehungen zum Bantu*, Berlin) cite bien des exemples de tous les sous-groupes du Soudan occidental. Également, Armstrong dans son article sur la position classificatoire du fulfulde (peul) (1978, *The development of Fulani studies*, In : Jungaithmayr, H. (éd.): *Struktur und Wandel afrikanischer Sprachen*, Berlin : pp. 7-90), démontre que cette racine est un témoignage de relations étroites entre le fulfulde et le niger-congo. Il l'a aussi mentionnée dans les 80 radicaux d'une autre contribution, *The network of linguistic relationship in West Africa*, qui constitue l'annexe de son "inaugural lecture" à l'Université d'Ibadan (Nigeria) en 1964.

6. Voir Mukarovsky (1976:37) qui donne *-budi (-buadi) pour le proto-nigritique.

groupe lobiri avec lequel jusqu'ici il a été classé, dans un même sous-groupe⁷. On verra cette tendance du *ja* à se séparer du lobiri se maintenir au cours de notre étude. Les données des autres parlers ne se ressemblent que superficiellement. Donc il nous faut les étudier avec une grande exactitude. En tout cas, les termes du groupe sud-ouest (*sānā*, *zārā* etc.) correspondent à ceux des langues *guang*, mais il reste à étudier si le terme en mandé (*sàgá*) appartient à ce groupe. Manessy (1972:306) a déjà signalé que ce radical est très répandu dans le *guang*, mais il le rattache aux autres langues *oti-volta* (*niende*, *berba*) et *gurunsi* (*lamba*) et non pas au groupe sud-ouest (auquel appartient le *dɔgɔsɛ-gá*). Il ajoute : «[le radical] lobiri témoigne peut-être de l'extension vers le nord d'une race méridionale». Par contre, il regroupe les termes *dɔgɔsɛ-gá* avec ceux du lobiri, *lorhon* (= *tɛɛsɛ*) et *kulango* et conclue : «... [ils] présentent des formes irréductibles les unes aux autres mais dont la ressemblance, dans ces parlers voisins, peut difficilement être tenue pour fortuite ; soit respectivement *bana*, *zana*, *ana*, *anama*». Mais il nous semble que ces termes doivent être séparés. Apparemment, les appellations du groupe lobi (*bānā*) doivent être considérées comme uniques dans cet ensemble. Toutefois, si on examine les exemples cités par Westermann (1927:218) sous la racine ouest-soudanienne * -*guání* "chèvre, mouton", on retrouve quelques termes *kwa* qui semblent correspondre au lobiri par exemple le *zema* (*twi*) *bwane* "mouton". De plus, Manessy (1972 : 306) mentionne un radical **ba* du *natio* et du *senufo* qui est «bien attesté dans les langues mandé de la forêt libérienne, guinéenne et ivoirienne et qu'on retrouve en *baule bwa*...». Donc on est tenté de supposer une source commune pour les termes lobi *bwa* et *senufo*. Il reste à étudier si le radical du *tɛɛsɛ* se rattache au groupe lobi ou au groupe sud-ouest.

Il n'est pas surprenant que les noms de la poule soient souvent réductibles à ceux des pintades⁸. De nouveau, le *ja* présente le même radical que le groupe *dagara*. Le *tɛɛsɛ*, le *ká*, le *dɔgɔsɛ* et le *khisa* remontent à une même source, tandis que le groupe lobi et le *selɛɛle/babajo* présentent des désignations différentes ; les derniers sont probablement les seuls à avoir gardé le radical proto-voltaïque central qui, à son tour, fait partie du proto-ouest-nigritique * -*kuki* (Mukarovsky, 1976:176). Que l'on puisse y rattacher les mots lobiri, cela reste à prouver. Dans l'état actuel de nos recherches, on n'a aucun indice pour affirmer cette supposition.

Les noms de la pintade en revanche reflètent le plus souvent les radicaux reconstitués : le *dagara* (et éventuellement le lobiri ?) dérivent du proto-*oti-volta*⁹, le *tɛɛsɛ* et le *selɛɛle/babajo* probablement du proto-*kurumfe-gurunsi* et le *ká/dɔgɔsɛ* et le *khisa* correspondent à la base *senufo*¹⁰. Seul, le mot *ja* ne peut-être rattaché à aucune

7. Voir H. Labouret 1931 et 1958, Manessy 1982. Egalement M. Dieu a souligné les ressemblances lexicales entre les deux parlers selon de Rouville (1987-17) : «Les enquêtes linguistiques menées en 1970-1971 par M. Dieu en pays lobi et dans les populations voisines confirment la classification de Bendor-Samuel. Ces enquêtes font apparaître que le *dian* a avec le lobiri de fortes ressemblances lexicales, et que le *gan*, le *dorossié* et le *padoro* (et semble-t-il le *komono*) sont lointainement apparentés au lobiri et plus proches du *dian*». Mais voir Naden, 1989 - Gur. In: Bendor-Samuel, J. (éd.) : *The Niger-Congo languages*, (Lanham: 141-168), qui exprime ses doutes sur cette classification.

8. Cela a été souligné par Manessy (1972:312).

9. Ce radical, à son tour, peut être rattaché au proto-nigritique * -*kuang* (Mukarovsky, 1976 : 172).

10. Cette base est reconstruite par Manessy (1972:308).

des reconstructions. Son étymologie reste inconnue.

Il est intéressant de comparer la distribution des noms de la poule à celle des noms de la pintade comme cela a déjà été fait par Manessy (1972). Nous constatons que les noms de la poule en dagara et en *ja* correspondent au radical restitué de la pintade en senoufo, de même que les désignations de la poule dans le groupe sud-ouest (et du *tēse* ?) sont issues du proto-kurumfe-gurunsi. Les relations étymologiques entre les termes *tēse* pour "poule" (zúmí) et "pintade" (zúlá) restent à expliquer.

Les relations existant entre "la poule" et "la pintade" se retrouvent dans les mots désignant le cochon et le phacochère. Mais avec une différence : la plupart des noms du cochon sont (tout au contraire de ceux de la poule) des composés, dont la première partie est souvent le radical du "phacochère". Manessy (1972:314) l'a déjà souligné. A l'exception du *babajo* et du *selegele*, le radical du "phacochère" est discernable dans presque tous les autres parlars. Il semble que les termes dagara, lobiri, *ja* et ceux du groupe sud-ouest soient réductibles aux racines restituées pour le proto-central voltaïque désignant le phacochère. Seul le cas du *tēse* reste incertain. De même resterait à étudier si les radicaux *babajo* et *selegele* correspondent au *guang*.

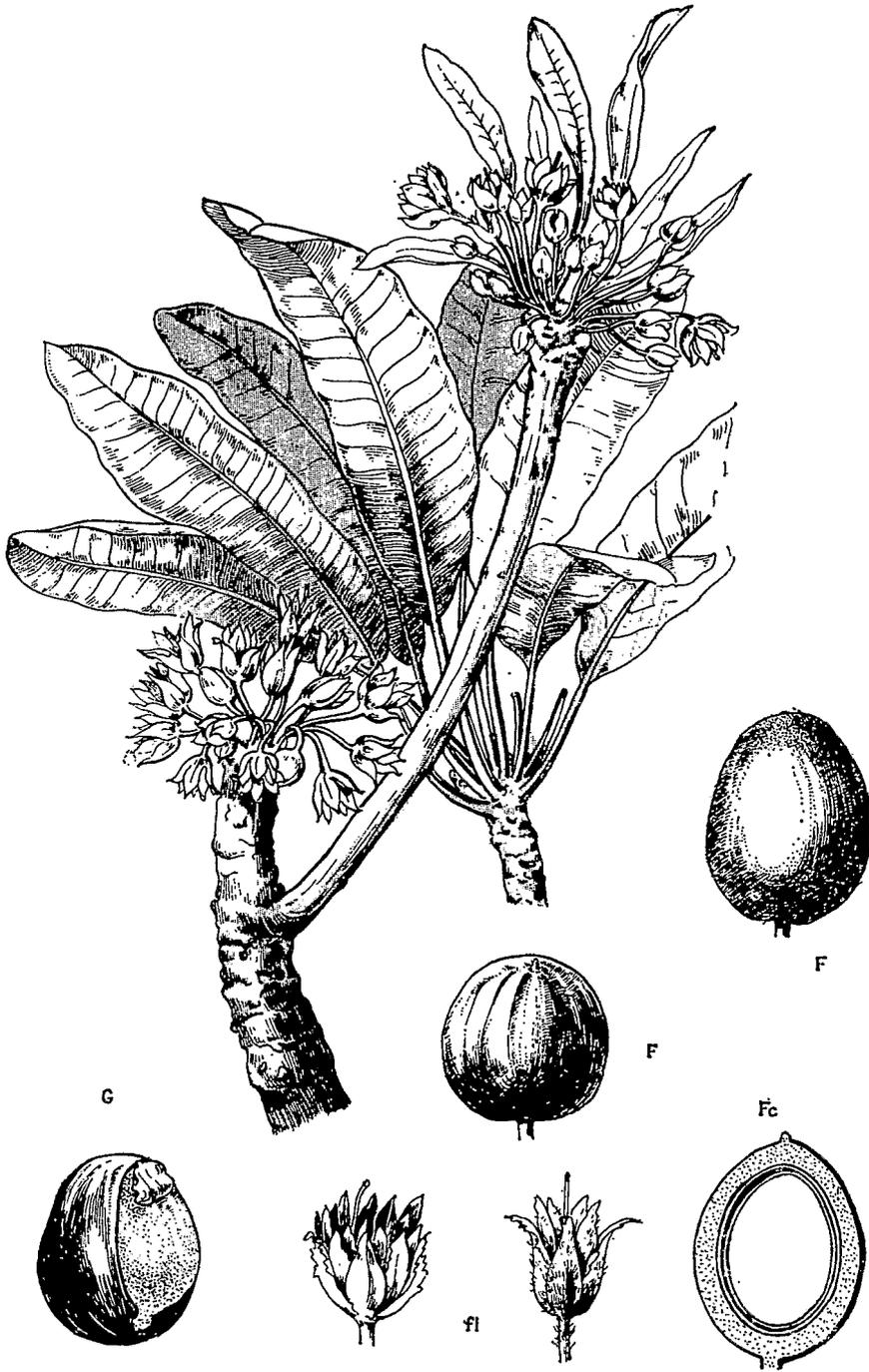
Les désignations du chameau sont assez homogènes. Mais les différences existant, malgré tout, entre les formes, ne sont pas explicables par des correspondances régulières. C'est là un clair indice d'un processus d'emprunt. Le mouvement de cet emprunt apparaît assez clairement : ce sont les Mandé qui ont introduit le mot dans cette région. Néanmoins son origine est incertaine. Il est bien possible qu'il provienne du berbère¹¹. Dans notre matériel, le *tēse* et le groupe sud-ouest offrent les mots les plus proches de ceux du mandé (*nyǝgǝmɛ*).

La même situation se trouve dans la plupart des appellations de l'âne, où seuls les termes du groupe dagara sont réductibles au proto-voltaïque central, tandis que les autres parlars présentent presque les mêmes radicaux. Il semble que le *guang* puisse être rattaché à ce groupe. Manessy (1972 : 312) suppose que le radical est du sud, c'est-à-dire emprunté au *kwa*. Il cite l'*anufu kaako* comme preuve. Nos données (similarité mais pas de correspondances régulières) confirment cette supposition.

Selon Köhler (1953/54) et Manessy (1972)¹², l'élevage du cheval a été introduit chez les peuples voltaïques après leur répartition. Cette conclusion est surtout fondée sur le fait qu'il y a plusieurs radicaux de diffusion limitée à certaines régions. Selon Manessy (1972 : 310), la distribution des radicaux pour le cheval ressemblerait à celle de la pintade. Cela ne se confirme pas pour les langues étudiées ici, voir par exemple le *ja* qui présente le même radical que le groupe lobi. Ce radical semble indiquer une relation avec

11. Skinner (1977, *Domestic animals in Chadic*. In: Newman, P. et R.R.M. (éd.). *Papers in Chadic Linguistics*, Leiden: p. 175-198) discutant l'étymologie du mot hausa *rakumi*, suppose ici une origine berbère. Il en donne la racine *1-ŷ-m.

12. Dans une étude approfondie, O.Köhler (1953/54, *Das 'Pferd' in den Gur-Sprachen*. *Eilne sprach-kulturgeographische Studie* ; AuÜ 38: 93 - 109) a analysé les étymologies des noms du cheval dans les langues voltaïques. Manessy se réfère à lui en 1972.



— *Butyrospermum paradoxum* subsp. *parkii* (G. Don) Kotschy

(d'après E. PERROT, in « Les végétaux utiles de l'Afrique tropicale française », Fasc. 2, p. 29, 1907.)

Quant au nom du maïs, on relève des composés à partir de "mil" en lobiri et en k_a ; bien sûr, il s'agit de formations indépendantes. Cela confirme une observation déjà faite par D. Westermann (1927 : 217)¹⁶. Ce fait est aussi souligné par Miracle (1985) et Pasch (1983)¹⁷.

Contrairement au maïs, le riz est supposé être originaire d'Afrique¹⁸. Manessy a reconstruit une racine proto-oti-volta de laquelle dérivent les termes dagara. Tous les autres parlars ont emprunté au mandé. Cela nous amène à conclure que le riz est un produit d'importation très récent.

En résumé, le tableau synoptique des désignations des plantes cultivées montre que les frontières classificatoires ne sont pas aussi nettes que dans le cas des animaux domestiques. Cela est à attribuer à un plus grand nombre d'emprunts dans ce champ sémantique. Ils proviennent avant tout du dyula, mais aussi des langues kwa. Bien sûr, les emprunts dyula se trouvent plus souvent dans le groupe sud-ouest qu'en lobiri ou en dagara. En général, il s'agit de noms d'origine dyula comme ceux de l'oignon, de la papaye, de l'orange/citron, de la banane et de la noix de kola qui se retrouvent dans presque toutes les langues étudiées ici. L'influence dyula se présente également dans les noms du sésame et du riz.

Il est très intéressant d'animer la répartition des noms de tubercules en lobiri et en k_a , d'autant plus que M. Père (1982) a souligné que les Lobi et les Birifor avaient une alimentation différente : les premiers à base de mil, les seconds à base surtout de tubercules. Elle ajoute que ce fait indiquerait que les K_a seraient venus d'une région forestière. En ce qui concerne le manioc et la patate douce, le rapport des appellations obtenues indique qu'il s'agit d'emprunts dans les deux parlars : le k_a au dyula, le lobiri au kwa. Quant aux dénominations du taro, plus rare dans cette région, le lobiri et le k_a offrent le même terme, emprunté au kwa, que le khisa et le *se lege le* ont introduit le terme dyula. En tout cas, les K_a ont le terme dyula pour le manioc, alors que le taro et la patate douce indiquent une provenance kwa. Les K_a ont-ils intensifié ou introduit la culture du manioc sous l'influence des Dyula après leur arrivée dans le sud-ouest du Burkina Faso en oubliant leurs désignations originelles ou ont-ils simplement emprunté les termes dyula plus tard ? De même, pour le taro et la patate douce, s'agit-il d'emprunts plus récents au lobiri ou des rétentions des emprunts communs plus anciens au kwa ? Cette question reste à étudier.

La question la plus intéressante est le comportement des deux langues à propos de la dénomination de l'igname qui est supposée être indigène. Il existe deux vocables différents qui ne sont pas issus de la racine proto-oti-volta, dont l'origine reste inconnue. Apparemment, seule l'étymologie de l'igname pourrait nous indiquer l'origine de la culture des tubercules chez les K_a .

16. Voir son équation entre 'maïs' et 'céréales'.

17. Miracle 1965:47, The introduction and spread of maize in Africa. In: JAH 6,1: 39-55) et Pasch 1983: 184, Zur Geschichte der Verbreitung des Mais in Afrika. In: SUGIA 5: 177-218).

18. Voir Poteres (1962, Berceaux agricoles primaires sur le continent africain. In: JAH 3,2: 195-210), qui suppose deux régions d'origine : le delta du Niger et la Sénégambie.

La forge

Le tableau des termes concernant la forge (fig. 3) nous fournit également des informations sur les relations culturelles entre ces peuples. Dans ce champ sémantique, il existe de nombreuses dérivations, comme dans le cas du verbe "forger" qui constitue souvent la base pour les noms tels que la forge ou le soufflet. Dans le groupe dagara, trois parlars (le lo_{br}, le wiile et le birifor) possèdent en effet la même racine pour désigner la forge, mais seuls le lo_{br} et le wiile ont gardé la racine verbale qui sert de base aux dérivations. Par contre, en birifor et en wandara le verbe "forger", d'une autre provenance, forme la base pour le nom du soufflet qui, à son tour, correspond aux noms du soufflet en lo_{br} et en wiile. Cela veut dire que le nom du soufflet en lo_{br} et en wiile dérive du radical verbal birifor. Le wandara s'en écarte en formant "la forge" sur cette base verbale (le mot pour "soufflet" manque).

Les langues non dagara ont gardé un radical de sens "forger", qui diffère nettement du radical dagara. Ce qui est frappant, c'est que ce radical réapparaît dans toutes les langues, soit dans le verbe soit dans un dérivé (symbolisé par le signe F pour le lobiri). Donc, il doit s'agir ici d'une racine ancienne. Mais, les traditions orales sur l'origine de la forge chez les Lobi, rapportent que les Lobi ont adopté ce métier par l'intermédiaire des Birifor ou des Dagara¹⁹. Le témoignage lexical pose une question historico-culturelle : pourquoi les Lobi n'ont-ils pas adopté les termes spéciaux de leurs maîtres et pourquoi ont-ils continué à utiliser le vocabulaire qu'ils ont hérité apparemment d'une souche commune à toutes les langues (sauf le groupe dagara) discutées ici ? Ont-ils appris ce métier une seconde fois ?

Dans le cas du fer et de l'or, on trouve la même situation : le groupe dagara s'écarte clairement, avec une racine proto-oti-volta. On peut y rattacher probablement le groupe sud-ouest, mais il manque des correspondances régulières. Donc il faut les distinguer pour le moment. En tout cas, le lobiri, le *ja* et le *tēese* ne montrent aucune similarité formelle avec eux.

Les réflexes du radical *or* montrent clairement l'influence du mandé ; seuls le lobiri, le *ja* et le *tēese* présentent un même radical dont l'étymologie est inconnue. C'est là un témoignage de l'histoire récente d'une colonisation commune de cette région par les trois ethnies.

19. Voir C. de Rouville (1987:37), H. Labouret (1931:137) et K. Schneider (1990:204).

Fig. 3

| | *OV | *K/G | Dy | Kw | Lo | Wi | Bi | Wa | Gb | Kp | Br | Dy | Te | Ka | Do | Kh | Ba | Se |
|----------|-----|------|----|----|----|----|----------------|----------------|----|----|----|----|----|----------------|----|----|----|----|
| la forge | | | | | X | X | X | X ¹ | Φ | Φ | Φ | # | Φ | Φ | Φ | Φ | Φ | Φ |
| soufflet | | | | | X | X | X | | Φ | Φ | Φ | | & | Φ | | Φ | Φ | Φ |
| forger | | | | | X | X | X ¹ | X ¹ | Φ? | Φ | Φ | # | Φ | Φ | | δ | Φ | Φ |
| enclume | | | | | X | X | X ¹ | X ² | | Φ? | Φ | # | & | ≡ | | ≡ | ≡ | ≡ |
| fer | X | | | | X | X | X | X | Φ | Φ | Φ | ‡ | & | ≡ | ≡ | ≡ | ≡ | ≡ |
| or | | | ≡ | | ≡? | ≡? | ≡? | ≡? | Φ | Φ | Φ | Φ | Φ | ≡ ¹ | ≡ | ≡ | ≡ | ≡ |

Sur ce point seulement, le *ja* a un comportement semblable à ce que nous avons constaté dans d'autres domaines. Dans ce champ sémantique particulier, cette langue ne montre aucune correspondance avec les autres langues sauf pour un seul mot, le terme "or". Il nous faut donc supposer qu'il a puisé son vocabulaire de la forge à d'autres sources, inconnues à ce jour.

Les schémas synoptiques présentés plus haut indiquent comment le vocabulaire des termes culturels peut refléter les relations et les interactions entre les peuples.

L'enquête a précisé que, dans le domaine des animaux domestiques, la portion du vocabulaire hérité représente la plus grande partie du matériel étudié, mais on constate aussi que la classification généalogique n'est pas toujours prouvée par les données. Par contre, le vocabulaire restitué, c'est-à-dire les noms hérités, diminue rapidement dans les autres champs sémantiques. Au contraire, pour les termes de la forge, il existe quelques racines qui se retrouvent dans la plupart des parlers et des groupes classificatoires (quelquefois modifiées au niveau sémantique) alors que le nombre d'emprunts reste peu élevé. La situation est totalement différente dans le domaine des plantes cultivées. On constate ici un nombre plus important d'emprunts provenant du mandé et des langues kwa.

Concernant l'hypothèse initiale - les Birifor étaient des anciens Lobi ayant adopté la langue de leurs voisins dagara - on peut dire que ce changement langagier - si toutefois il a eu lieu - a dû s'effectuer de manière totale, car on ne distingue aucun reste d'un substrat lobiri dans la langue birifor²⁰. Là où le birifor montre les mêmes désignations que le lobiri, c'est toujours en commun avec d'autres langues et non pas uniquement pour les deux parlers. Il nous semble donc que cette hypothèse devrait être abandonnée²¹.

20. H. Labouret mentionne (en 1931:29) trois arguments qui pourraient confirmer l'hypothèse, mais il ne donne pas d'exemples. Il dit en 1931 : « Ils gardèrent cependant des expressions spéciales, des formes verbales, une numérotation par cinq tirée du lobi ». Il ajoute : « Concernant la numération birifor, elle est à peine différente de la numération mossi et de celle des autres langues voltaïques apparentées à cette dernière... De l'ensemble de ces remarques, il résulte donc que ce dernier idiome [=birifor] possède une numération décimale, tandis que les quatre précédents [=lobi, dian, gan, dorossié] ont une numération quinaire » (1931:166/67).

21. En dehors des titres qui figurent dans les notes, deux autres ouvrages ont été consultés : Armstrong (R.G.), 1964, *The study of West African languages. With Appendix: The network of linguistic relationships in West Africa*. Ibadan. Snider (K.L.), 1989, *North Guang Comparative Word list: Chumburung, Krachi, Nawuri, Gichode, Gonja, Comparative African Wordlists No.4, Legon*.